

LAWRENCE LESACHE

AMY COHEN S'EN VA EN GUERRE



Lawrence Lesache

Amy Cohen s'en va en guerre

© Lawrence Lesache, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0855-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est dédié à André Jean CHIAPPA décédé à Laleu (Somme) le 5 juin 1940.

Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.

Le mythe de Sisyphe

Albert Camus

À partir 6

1/ LE TEMPS SUSPENDU

Aléatoire ou improbable, Amy hésitait, mais elle en était à peu près certaine, c'était bien l'un de ces deux mots que le grand médecin avait prononcé pour lui expliquer le pourquoi du comment le crabe s'était acharné à détruire en quelques semaines seulement le cerveau de Fabien, son mari, à peine âgé de cinquante-ans.

Il y avait bientôt deux années, jour pour jour, que la foudre s'était abattue brusquement sur leur maison et avait emporté une partie de ses fondations. Le destin ou les mathématiques comme on veut avaient bouleversé une existence à peu près bien réglée et c'était selon la science, la faute à pas de chance. Il y en a qui gagnent au loto et d'autres qui chopent un cancer, il fallait faire avec, c'était comme cela. Amy en gardait depuis une rancune tenace pour la nature et les probabilités.

Certes, elle était redevable à cette même nature de lui avoir donné son unique enfant, Sarah, la prune de ses yeux, une jolie jeune fille de 17 ans qui était heureusement en pleine santé, mais que dire des deux fausses couches qui avaient suivi pour lui donner un petit frère ou une petite sœur et encore de cette dernière prise de guerre qu'avait été l'homme de sa vie ? Alors, il ne fallait pas venir lui faire la leçon sur la beauté du monde d'autant que son boulot ne lui laissait que peu de chance de s'extasier devant la grandeur humaine. Il était évident qu'elle était malheureuse comme pas deux et qu'elle était remontée contre tout l'univers. Il faut en convenir, la rancœur et la rage sont souvent des moteurs bien utiles pour se maintenir en vie et garder le cap quand la tempête souffle fort. Qui pouvait lui jeter la première pierre ? On en connaissait bien d'autres qui dans une même situation avaient trop souvent trouvé refuge dans des paradis artificiels ou bien même avaient sombré dans la dépression. Pour Amy, il n'en fut rien, elle fit, malgré des hauts et des bas, ce qu'elle savait faire de mieux, c'est-à-dire courber l'échine et attendre que les vents contraires se calment un peu.

Bien sûr, ce n'était pas une machine, et il y eut des moments où le vernis se fissura méchamment, parfois même à des instants pas toujours opportuns, mais bon, elle surnageait. Pour le reste, le temps, ce baume naturel, comme d'habitude, se chargerait bien d'alléger la peine que l'on croyait ineffable. Mais, ce dimanche matin était un de ces jours un peu plus âpres que les autres.

Alors qu'elle devait se rendre au nouveau 36 à la Crim's », pour prendre son astreinte, elle ne put s'empêcher de penser à cette fin d'été quand tout s'était accéléré pour le pire. Il avait fallu, en urgence, quitter Châteauroux, le giron familial de Fabien, pour rentrer à Paris. Elle s'en souvenait comme si c'était hier de ces derniers jours du mois d'août quand tout s'était bousculé. On était venu chez Françoise et Jean-Pierre, les parents de son conjoint, pour se reposer un peu après une énième période de chimiothérapie et éviter les chaleurs parisiennes, il s'était senti de plus en plus mal. C'était en réalité le combat final qui venait de débiter. Les choses, le drame, pouvaient s'enchaîner à une vitesse folle. Loin de la fureur du monde, il lutta une semaine encore avec l'équipe mobile des soins palliatifs de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière à ses côtés avant que ses forces ne l'abandonnent définitivement. Puis il fut enterré au vieux cimetière de Villemomble près de chez eux, en banlieue parisienne. On avait rempli évidemment une tonne de paperasse puis pour Amy, le temps s'était arrêté, comme suspendu, comme si son corps, son cerveau après un choc puissant avaient eu besoin de se reposer, de récupérer.

Avec le recul, on pouvait considérer qu'elle n'avait pas eu à se plaindre, dans son malheur, car oui, elle avait eu de la chance, même s'il peut sembler inapproprié, voir provocateur d'utiliser ce mot dans ce genre de circonstances. Mais, c'est un fait, elle avait eu de la chance d'avoir ses parents, sa sœur et ses amis qui l'avaient recouverte d'un manteau de bienveillance et l'avaient accompagnée du mieux qu'ils pouvaient dans son deuil.

Cela avait été si précieux d'avoir près d'elle son père, un vieux juif ashkénaze, qui en avait vu bien d'autres. Il lui avait apporté un soutien plein de sagesse et de poésie, quant à sa mère, une Anglaise bon teint, elle n'avait cessé de lui rappeler qu'elle était dépositaire d'une chose que les autres n'auraient jamais, tout au moins jusque-là perfection, une certaine façon de se tenir toute britannique que l'on appelle la dignité face aux épreuves. Si elle s'était accrochée pour sa fille, c'était aussi pour eux qu'elle avait tenu, ces deux-là avaient toujours été un exemple pour elle. Il faut dire qu'Amy avait toujours eu cette lucidité, cette maturité, peut-on même écrire, pour comprendre qu'elle était née coiffée d'une couronne d'amour et que cela n'avait pas de prix.

Elle avait raison évidemment, il n'y avait pas besoin d'être un fan absolu du déterminisme pour admettre tout de même que le berceau dans lequel on vient au monde a une fichue importance, bref sa famille n'avait jamais été un poids pour elle, mais au contraire un levier bien agréable pour grandir en toute sécurité. En

effet, que demander de plus qu'un père qui vous rend libre et d'une mère portant en bandoulière un carquois, tout britannique, rempli de flèches d'autodérision.

Amy avait bien vu autour d'elle, tous ces couples qui n'avaient pas tenu alors que la relation entre ses parents semblait si solide. C'était peut-être parce que ce couple avait pris naissance dans l'adversité qu'il durait. Bien entendu, un couple, c'est une vie, une aventure, il est toujours difficile d'en faire le tour, de le résumer, on peut juste essayer loin de toute vanité littéraire de tenter une esquisse pour le dépeindre du mieux que l'on peut.

Pour ses parents, le conte de fées avait débuté quand Joseph Cohen, cheminot de son état, avait pris, en compagnie de son chef, le chemin du siège de la SNCF, rue Saint-Lazare, dans la capitale, pour une réunion importante. Une petite digression s'impose ici, pour dire en toute solennité, toute l'importance qu'il apportait à ce mot de cheminot, il était si fier d'appartenir à la glorieuse Société Nationale des Chemins de Fer. C'est donc lors d'un séminaire du service des ingénieurs qui construisaient des ouvrages d'art pour faire passer les trains que son destin amoureux avait basculé. C'est là qu'il avait répondu oui avec une grande naïveté à un pont qui avait interrogé, à la volée, ses ouailles sur leurs compétences linguistiques. L'air de rien, le bougre à casquette avait posé la question suivante, question que l'on ne pose d'ordinaire qu'à l'armée : qui parle anglais ?

Joseph, comme le bon écolier qu'il avait toujours été, avait levé la main le plus haut possible pour répondre par l'affirmative. Il ne devait pas y avoir pléthore de candidat, parce que ce fut lui, le très jeune diplômé, qui fut choisi pour partir à Londres et représenter la France avec une délégation de gros bonnets de la maison. Son boulot, c'était de prendre des notes et d'aider les ingénieurs français à se comprendre avec les confrères britanniques. Vaste programme !

C'était en 1974, et l'Angleterre venait à peine d'entrer dans le marché commun. Il était déjà question à l'époque de creuser un tunnel sous la Manche de concert avec l'opérateur British Rail. Il faudrait des années pour que cette réunion porte ses fruits, mais ne faut-il pas un début à tout ? Alors, on avait étudié la faisabilité du projet, les moyens nécessaires pour creuser les 38 kilomètres de rails sous la Manche et même plus encore. On peut dire que l'on s'était creusé, c'est le moment de le dire, la cervelle pendant des jours pour lever toutes les incertitudes que pouvait présenter un projet si dantesque. Finalement, on n'avait débouché sur rien de concret. Les gars avaient bu une bière au pub du

coin, avec regrets, et s'étaient quittés bons amis, en pensant que peut-être un jour il y aurait un début à ce chantier du siècle.

C'est finalement Margaret Thatcher et François Mitterrand, qui, le 12 février 1986, dans la cathédrale de Canterbury, avaient signé le traité franco-britannique qui officialisait la création du tunnel sous la Manche. Un an plus tard, le premier coup de pioche était donné. Les ingénieurs de la réunion de 1974, malgré leur déception, avaient peut-être fait le plus dur, en ayant rendu le projet techniquement possible.

Joseph était donc reparti de Londres très déçu, mais il y avait plus important que ce futur grand trou dans la mer qui pour le moment avait échoué. Il avait repéré lors d'une réunion une pépite mâtinée de taches de rousseur. Anne Boswell était l'assistante d'un grand chef anglais. Elle faisait bien une tête de plus que Joseph. Il semblait presque fragile à côté d'elle. Il avait été séduit par sa peau diaphane pour ne pas dire blanche et ses yeux bleu-gris aux couleurs de la Manche, une vraie british. Il n'y avait pas que le physique qui était anglais, il y avait aussi ses parents. Les Boswell n'étaient pas des nobles, mais c'était tout comme. C'était une famille protestante du plus bel effet, et qui il faut bien le dire ne lui avait pas simplifié la tâche dans sa démarche de séduction. Bien au contraire, ils avaient eu du mal à se faire à l'idée que leur fille aînée puisse être courtisée par un juif et français par-dessus le marché. Avec le temps ils s'étaient rassurés en pensant qu'elle aurait pu se marier avec un papiste ce qui était, à leurs yeux, le pire des péchés. En attendant, le Joseph, c'est le moment de le dire, avait ramé fort pour arriver à ses fins. Pour séduire sa belle, il avait pris, à Calais, pendant des mois des ferries et il avait subi ces fichus paquets de mers qui vous retournent l'estomac. Lui qui n'avait pas le pied marin, il en avait bavé : « même Guillaume le Conquérant », se disait-il parfois avait dû moins galérer que lui pour envahir l'Angleterre. Malgré tout, la passion aidant, il n'avait rien lâché, rien. Joseph était un vrai teigneux et surtout il était amoureux fou. Il s'était accroché de toutes ses forces au bastingage et il avait attendu, longtemps, que la tempête passe. En effet, mai 68 et sa Révolution sexuelle, n'avait pas dû franchir la Tamise, car c'est seulement après une cour assidue, de 5 mois et 27 jours, qu'Anne avait daigné accepter un premier baiser, c'est long tout de même quand on a le mal de mer.

La famille de Joseph de son côté, n'avait pas été en reste, voir débarquer une goy à l'accent anglais n'avait pas été du goût, mais pas du tout de sa mère. Elle avait pleuré toutes les larmes de son corps. Il y avait eu du chantage affectif en